

présente :

de Anne Prouteau (collection : « Universités/Domaine littéraire »)

extrait de son ouvrage, *Albert Camus ou le présent impérissable*

(sorti en janvier 2009)

## Introduction

J'aime *Le Lac* de Lamartine. « On n'a pas idée de ça », m'a dit sévèrement un ami. J'ai cité deux vers de ce poème que j'aime particulièrement :

Laissez-nous savourer les rapides délices ;

Des plus beaux de nos jours

Mon ami m'a fait remarquer que le « délice des » était affreux. C'est vrai. Mais il est vrai aussi que je continue d'aimer ces vers.<sup>1</sup>

Non sans humour, Albert Camus, préfaçant un recueil de son amie algéroise, Blanche Balain, intitulé « Temps lointain », se moque de ce qu'il appelle ses aspects « réactionnaires » : tout en craignant la faute de goût, il reconnaît qu'il aime *Le Lac* de Lamartine, un des plus célèbres poèmes de la littérature française sur la fuite du temps et le désir de retenir l'instant. À l'époque où il écrit ces lignes, Camus semble suggérer que ce thème serait, sinon éculé, du moins démodé. Et cependant, le début du vingtième siècle semble marqué par une recrudescence de textes où l'instant est célébré. C'est ce que sous-entend Yves Vadé dans la présentation d'un colloque intitulé « Poétique de l'instant » :

Il n'empêche qu'au tournant du siècle et jusqu'entre les deux guerres, la multiplication des textes en vers ou en prose célébrant l'instant libre, détaché de tout, disponible, peut être interprétée comme une réaction contre le chronotype qui avait dominé le demi-siècle précédent : chronotype qu'on peut nommer cumulatif et qu'on voit à l'œuvre aussi bien dans l'idéologie du progrès, dans le scientisme et dans l'historicisme, que dans le fantasme de la décadence. [...] Gide, trois ans plus tard, laisse éclater, dans les *Nourritures terrestres*, la glorification des instants : « Nathanaël je te parlerai des *instants*. As-tu compris de quelle force est leur présence? »<sup>2</sup>

Des raisons historiques pourraient donc justifier cette célébration du présent ; parmi toutes les figures du temps, l'instant se trouverait en quelque sorte privilégié. Dans les années 60, Georges Poulet, auteur d'une monumentale réflexion sur le temps dans la littérature, faisait un constat un peu identique, remarquant l'apparition, en réaction au siècle précédent, d'une préoccupation nouvelle pour l'instant :

Vers le début du vingtième siècle, il y a, semble-t-il, dans la littérature, le sentiment de quelque chose qui commence, d'un départ à neuf [...]. À cette époque, aux yeux d'une littérature qui se veut nouvelle, naturalisme, symbolisme, même bergsonisme sont des formes déjà dépassées, épuisées, et donc se trouve par conséquent périmée, en même temps que le principe, la notion de durée que ces doctrines peuvent offrir.<sup>3</sup>

Et Georges Poulet de commenter également *Les Nourritures terrestres* : « Ce que Gide prétend instaurer ici comme le fondement d'une nouvelle façon de vivre, et en même

<sup>1</sup>. Albert Camus, « Temps lointain » de Blanche Balain, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, 2006, p. 698.

<sup>2</sup>. Yves Vadé, « Présentation » in *Poétiques de l'instant*, textes réunis et présentés par Yves Vadé, Presses universitaires de Bordeaux, 1998.

<sup>3</sup>. Georges Poulet, *Études sur le temps humain*. III, Le point de départ, « Introduction », Paris, Plon, 1964, p. 10.

temps, d'une nouvelle littérature, c'est un instant indépendant de toute durée. »<sup>4</sup> Comme les jeunes gens de sa génération, Albert Camus a lu ce livre, mais l'impact ne fut pas immédiat :

J'avais seize ans lorsque je rencontrai Gide pour la première fois. Un oncle, qui avait pris en charge une partie de mon éducation, me donnait parfois des livres. [...] J'ai dû ouvrir les *Nourritures terrestres* [...]. Ces invocations me parurent obscures. Je bronchai devant l'hymne aux biens naturels. A Alger, à 16 ans, j'étais saturé de ces richesses.<sup>5</sup>

Une rencontre plus décisive a lieu quelques années plus tard : « Entre-temps, je lus tout l'œuvre de Gide et je reçus, à mon tour, l'ébranlement si souvent décrit ». Le reste de l'hommage demeure finalement assez nuancé : Gide est certes un grand écrivain, gardien d'un jardin où Camus aurait voulu vivre, mais il ne sera jamais ni un « maître à penser, ni un maître à écrire ». Déjà dans les notes de *Noces*, Camus prend ses distances : « Puis-je me donner le ridicule de dire que je n'aime pas la façon dont Gide exalte le corps ? Il lui demande de retenir son désir pour le rendre plus aigu ». <sup>6</sup> Camus se sent à l'opposé de cette cérébralité. Le premier rendez-vous manqué est d'ailleurs révélateur : Camus avoue être « saturé de ces richesses », l'écriture gidienne lui semble renchérir sur l'environnement méditerranéen qui est le sien. Cette ferveur, cet enthousiasme suscités par la beauté du monde le comblent naturellement, il n'a pas besoin de la médiation de la littérature pour y accéder. Ce que révèle ce commentaire, c'est que Camus n'est pas attiré par l'instant comme moment esthétique : il refuse un caractère forcé et artificiel qui n'est pas le sien. « Rien donc, dira Jean Grenier, qui ressemble à la volonté d'un esthète, ou même d'un mystique, de s'abîmer dans l'instant. »<sup>7</sup> Ce n'est donc pas de ce côté-là qu'il faut chercher *a priori* une parenté profonde. Il est toutefois avéré que Camus appartient à une génération d'écrivains qui remet en question la temporalité romanesque traditionnelle. Sartre le dira à sa manière, en juillet 1939 :

La plupart des grands auteurs contemporains, Proust, Joyce, Dos Passos, Faulkner, Gide, V. Woolf, chacun à sa manière, ont tenté de mutiler le temps ; les uns l'ont privé de passé et d'avenir pour le réduire à l'intuition pure de l'instant. [...] Proust et Faulkner l'ont simplement décapité, ils lui ont ôté son avenir, c'est-à-dire la dimension des actes et de la liberté.<sup>8</sup>

« Mutiler », « décapiter le temps », Sartre ne craint pas d'employer des formules radicales ! Camus n'hésitera pas à utiliser une expression un peu semblable : dans les plans de travail de *La Mort heureuse* (avant-texte de *L'Étranger*) qu'analyse Jean Sarocchi, le critique signale qu'un des chapitres devait s'intituler « tuer le temps »<sup>9</sup>. La prise de conscience de l'absurde s'accompagne de cette révolte contre le temps :

Un jour vient pourtant et l'homme constate ou dit qu'il a trente ans. Il affirme ainsi sa jeunesse. Mais du même coup, il se situe par rapport au temps. Il y prend sa place. Il reconnaît qu'il est à un certain moment d'une courbe qu'il confesse devoir parcourir. Il appartient au temps et, à cette horreur qui le saisit, il y reconnaît son pire ennemi. Demain, il souhaitait demain, quand tout lui-même aurait dû s'y refuser. Cette révolte de la chair, c'est l'absurde.<sup>10</sup>

La conscience que le temps est son pire ennemi anime peut-être Meursault lorsqu'il déclare : « Toute la question, encore une fois, était de tuer le temps. »<sup>11</sup> André Abbou commente ainsi cette expression :

<sup>4</sup>. *Ibid.*, p. 8.

<sup>5</sup>. « Rencontres avec André Gide » in *Essais*, pp. 1117-1118.

<sup>6</sup>. *Noces* in *OCI*, p. 119.

<sup>7</sup>. Jean Grenier, « Préface » in *Théâtre*, p. XVII.

<sup>8</sup>. Jean-Paul Sartre, *Situations I*, Folio Essais, 2000, p. 71 (Gallimard, 1947). Cet ouvrage compte différentes critiques littéraires sur Dos Passos, Faulkner et sur *L'Étranger*, qui soulignent à chaque fois le rapport au présent.

<sup>9</sup>. Jean Sarocchi, « Genèse de *La Mort heureuse* », *Cahiers Albert Camus 1*, Gallimard, 1971, p. 13.

<sup>10</sup>. *Le Mythe de Sisyphe*, in *OCI*, p. 228.

<sup>11</sup>. *L'Étranger* in *Théâtre*, p. 1181.

Il y a effectivement réalisation de la métaphore dans *L'Étranger* : tuer le temps, c'est en fait non pas le passer à des petits riens, mais c'est, littéralement, le mettre en pièces, le faire disparaître pour reconquérir quelque chose.<sup>12</sup>

Que reste-t-il à reconquérir ? Y a-t-il un lien à établir entre le désir de pulvériser le temps et l'attention portée à l'instant ? Anne-Marie Amiot, dans un article consacré à « l'instantanéité chronique », souligne la pertinence de cette question dans l'œuvre d'Albert Camus : « L'écriture de Camus relève d'une volonté nostalgique d'abolir le temps, par des techniques diverses. »<sup>13</sup> Elle illustre cela notamment en comparant *Feuillets d'Hypnos*, de René Char, et les *Carnets*, démontrant ainsi que même un romancier dramaturge comme Camus pouvait, à l'instar du poète, traiter « l'instantané. »

Les critiques s'accordent à dire la défiance camusienne par rapport à l'Histoire, au temps historique ; Roger Grenier explique qu'au sortir de la seconde guerre mondiale, « Camus voit les intellectuels s'engager dans l'historicisme, expliquer ou justifier la terreur, les procès de Moscou, voire les camps staliniens dont on commence à parler. Il ne peut admettre la divinisation de l'Histoire, qui semble prendre le relais de la religion de façon tout aussi écrasante pour les hommes. »<sup>14</sup> S'il y a une réponse à apporter au malheur des hommes, elle devra toujours trouver sa justification au présent.<sup>15</sup> Le sens de l'instant naît dans la ferveur d'une Méditerranée qui pousse à la contemplation et trouve un prolongement éthique dans une attitude qui ne justifiera jamais un bien futur par un mal présent. Comme l'écrit Paul Ricœur dans un commentaire sur *L'Homme révolté*, « la révolte est une tension sans cesse renouvelée. L'homme révolté ne renvoie pas le bien au terme de l'histoire : c'est une sagesse du maintenant, de l'instant présent. »<sup>16</sup>

<sup>12</sup>. André Abbou, « discussion » in *Albert Camus 1980*, édité par Raymond Gay Crosier, University Press of Florida, Gainesville, 1980, p. 71.

<sup>13</sup>. Anne-Marie Amiot, « Albert Camus et René Char, écrivains de l'instantanéité chronique », in *En commune présence : Albert Camus et René Char*, 6-7 octobre 2000 ; Lourmarin, Editions Folle Avoine, p. 10.

<sup>14</sup>. Roger Grenier, *Soleil et ombre*, Gallimard, 1987, p. 202.

<sup>15</sup>. Voir *L'Homme révolté*, chapitre 2.

<sup>16</sup>. Paul Ricœur, *Lectures 2, la contrée des philosophes*, Seuil, 1992, p. 128.